

Périphéries du sujet¹

Carl Havelange
Maître de recherches FNRS
UCL, 22 avril 2008

C'est après bien des hésitations que j'ai finalement accepté l'invitation de Philippe Denis à participer à cette journée consacrée à « l'ego-histoire ». En fait, je n'avais guère le choix car, quoi qu'il en soit de mes scrupules, l'amicale insistance de Philippe ne laissait place à aucune dérobade.

Comment donc évoquer mon parcours d'historien, alors que, je l'espère, il est loin d'être abouti, et qu'il me paraît encore embryonnaire ? Comment donner sens à des lignes au devenir encore si incertain, si imprécis ? Comment faire violence, également, à cette résistance à parler de soi qui, je crois, habite aujourd'hui plusieurs d'entre nous ? Pas simple...

J'ai pensé qu'il me fallait d'abord lire – ou relire – ce livre pionnier conçu par Pierre Nora et qui a lancé, en 1987, la vogue de l'ego-histoire, en France d'abord, et puis dans bien d'autres pays. Peut-être était-ce là une manière d'esquive et qui me permettait, en tout cas, de remettre à plus tard le difficile exercice consistant à parler de mon propre parcours.

En me plongeant, donc, dans ce volume par ailleurs passionnant, quelque chose m'est très vite apparu, comme une sorte d'hiatus, d'emblée repérable dans le programme proposé par Pierre Nora dans les pages introductives.

¹ Conférence prononcée dans le cadre de la journée d'études « Le Je en histoire », Université Catholique de Louvain, 22 avril 2008.

Nora, en effet, comme l'on peut s'y attendre, situe son projet d'ego-histoire dans le grand mouvement de « l'ébranlement des repères classiques de l'objectivité historique » (p.5). L'historien d'aujourd'hui, poursuit-il, « est prêt, à la différence de ses prédécesseurs, à **avouer** le lien étroit, intime et tout personnel qu'il entretient avec son travail. Nul n'ignore plus qu'un intérêt **avoué** et élucidé offre un abri plus sûr que de vaines protestations d'objectivité. L'obstacle se retourne en avantage. Le dévoilement et l'analyse de l'investissement existentiel, au lieu d'éloigner d'une interrogation sereine, deviennent l'instrument et le levier de la compréhension » (p.6).

On ne peut, certes, qu'adhérer pleinement, aujourd'hui comme en 1987, à une telle proposition. Avec, peut-être, une légère réserve concernant sa nouveauté, toute relative en effet en 1987, puisqu'elle est déjà toute contenue, par exemple, dans la phrase ancienne de Paul Valéry selon qui « L'histoire est inséparable de l'historien », contemporaine, somme toute, de l'avènement, dès la fin du XIXe siècle, d'une philosophie critique de l'histoire qui sut d'emblée questionner – et ébranler -, les poncifs objectivistes de l'historiographie positiviste, elle-même indissociable de l'affirmation de l'histoire en qualité de discipline universitaire.

Paul Valéry, Wilhem Dilthey, Georges Simmel et bien d'autres à leur suite, évidemment : sans doute ne remarque-t-on pas assez souvent que le paradigme natif de l'histoire institutionnelle, s'il est, certes, résolument objectiviste, est aussi, d'emblée, travaillé par une très éloquente contre-affirmation « subjectiviste » à laquelle Lucien Febvre, par exemple, fera droit dans sa célèbre leçon inaugurale au Collège de France en 1933.

Ces réflexions, bien entendu, n'enlèvent rien à la pertinence du projet de Nora. Je veux simplement, ici, montrer son ancrage dans une tradition critique qui ne cesse, depuis les origines, d'interroger les conditions du savoir historique. Somme toute, il n'y a, d'un point de vue épistémologique - sinon, bien entendu, du point de vue des pratiques effectives - rien de fondamentalement neuf dans le chantier que Nora, en 1987, se propose d'ouvrir.

Mais il y a plus encore, et que je voudrais tenter de formuler avec précision. Car, en effet, il y a dans ces pages brillantes de Nora et comme dissimulée sous cette volonté d'innovation qui les motive, il y a, non seulement cette inscription dans la continuité d'une longue tradition critique, mais également, du point de vue méthodologique, quelque chose au fond d'assez conventionnel : cette posture intellectuelle qui, tout en reconnaissant pleinement la place du sujet dans la construction du récit historique, postule, en même temps, sa légitime et nécessaire réduction aux pouvoirs de l'objectivation. C'est exactement ce que dit Nora à la fin de son introduction :

« Ni autobiographie faussement littéraire, ni confessions inutilement intimes, ni profession de foi abstraite, ni tentative de psychanalyse sauvage. L'exercice consiste à éclairer sa propre histoire comme on ferait l'histoire d'un autre, à essayer d'appliquer à soi-même, chacun dans son style et avec les méthodes qui lui sont chères, le regard froid, englobant, explicatif qu'on a si souvent porté sur les autres. D'explicitier, en historien, le lien entre l'histoire qu'on a faite et l'histoire qui vous a fait » (p.7).

Il s'agit donc, aux yeux de Nora, par le biais de l'ego-histoire, en une proposition, à mon sens, presque oxymorique, **d'objectiver la subjectivité**. C'est là, précisément, que le projet de l'ego-histoire, tel qu'il est défini par Nora, me paraît somme toute très traditionnel. Puisque en effet, on ne fait ici que réaffirmer une ligne de partage, une ligne frontière à ne pas franchir, à ne pas transgresser, une ligne implicite, certes, mais dont le caractère contraignant est d'autant plus impératif qu'elle est, précisément, généralement invue, sinon totalement invisible : la place du sujet est acceptable, légitime, revendiquée, proclamée, assumée,... mais pour peu qu'elle n'affecte le savoir historique qu'en qualité de détermination extérieure.

C'est, en quelque sorte, la logique perspectiviste du « point de vue » : on voit, bien entendu, de quelque part ; mais ce que l'on voit, de ce quelque part, reste fondamentalement « visible en que tel ». Somme toute, la position subjective, telle qu'elle est assumée par cette logique du point de vue, laisse à la *méthode* la plénitude de son pouvoir objectivant. Curieusement, l'apparente centralité du sujet, que paraît proclamer l'ego-histoire, le renforce en fait dans une position essentiellement périphérique.

C'est exactement cela qui permettra à Maurice Agulhon, par exemple, d'écrire les mots qui suivent dans sa contribution au volume dirigé par Pierre Nora : « ... quels que soient les mobiles subjectifs d'un travail, les routes que l'on y a ouvertes constituent un résultat objectif et universel : chacun peut passer sur ces routes, même s'il a d'autres moteurs ou d'autres directions » (58)².

Ainsi, le projet d'ego-histoire, tel qu'il est proposé par Pierre Nora et mis en œuvre dans cet ouvrage célèbre, sinon pionnier, manifeste-t-il une **orthodoxie** à la fois **épistémologique** et **méthodologique** : celle-là qui permet de prendre résolument acte de la présence du sujet, tout en le maintenant dans une position sagement périphérique : le sujet est présent dans le récit historique, mais à la condition, subtilement implicite, que cette présence n'affecte en rien la construction méthodologique de ce même récit. D'une certaine manière, le sujet de l'ego-histoire se trouve paradoxalement ramené à l'ordre des objets et dès lors, comme de tradition, il ne sera toléré qu'à la condition de se tenir dans le hors-champ de toute réflexion véritablement méthodologique. Le sujet-objet de l'ego-histoire ne dit, somme toute, que les bords habituels et convenus de la subjectivité en histoire.

En poussant quelque peu le trait, on pourrait dire que le projet d'ego-histoire, tel qu'il est ici formulé, réaffirme la position paradigmatique de Langlois et Seignobos, lorsqu'ils écrivaient, à propos de la construction critique des faits historiques : « Une fois appliquées les opérations de la critique externe et de la critique interne, le document se trouve ramené à un point où il ressemble à l'une des opérations scientifiques par lesquelles se constitue toute science objective : il devient une observation ; il ne reste plus qu'à le traiter suivant la méthode des sciences objectives. Tout document a une valeur exactement dans la mesure où, après en avoir étudié la genèse, on l'a réduit à une observation bien faite »³.

² Et de défendre une position ardemment exhaustiviste du savoir historique : « On ne fait pas du bon travail dans une revue ou dans une société de spécialistes quand on n'y consacre pas *tout* son temps, on ne fait pas de bon livre quand on n'a pas vu *tous* les documents, on ne maîtrise pas un domaine quand on n'en suit pas *toute* la bibliographie, quand on n'est pas en correspondance avec *tous* les chercheurs en piste. La science est le résultat de la pleine maîtrise, et celle-ci provient de l'exhaustivité du savoir ».

³ Ch.-V. LANGLOIS et Ch. SEIGNOBOS, *Introduction aux études historiques*, 1898, p.48.

*

Comprenez-moi bien ! D'aucune manière je ne cherche ici à disqualifier le projet de Pierre Nora, ni la contribution des grands historiens qui ont répondu à son appel. Les *Essais* de 1987 sont à la fois passionnants et très éclairants. Ils parviennent d'ailleurs, magistralement, à rencontrer pleinement l'attente de Nora qui les conviait à cet exercice difficile d'objectivation du « je ». Œuvre d'historiens : on reconnaît, en chacune de ces contributions, les mêmes « élans de savoir » que l'on retrouve dans leurs autres ouvrages : l'ordre d'Agulhon, l'ardeur de Chaunu, l'inquiétude gourmande de Duby, la sensibilité écorchée de Perrot, ... Chacun se livre avec brio à cet exercice particulier de distanciation réflexive, autant de témoignages, institués par Nora au titre de « documents au second degré », et qui lui permettent ensuite dans une conclusion, elle aussi magistrale, de broser un tableau très éclairant de cette génération d'historiens, héritières des pionniers de l'école des Annales, et qui, en élargissant sans cesse le « territoire de l'historien », sut donner à l'historiographie française son identité et son éclat contemporains. Je suis moi-même, bien modestement, héritier de ces héritiers et je reconnais dans ce qu'ils écrivent de leur trajectoire intellectuelle, au-delà des circonstances, bien des motifs, des projets, des émotions, des intentions qui ont déterminé mon propre itinéraire de petit provincial, petit belge ébloui par le lustre de l'école française.

Mais ce qui me trouble vraiment est encore ailleurs. C'est la mise en œuvre, très visible, en chacune de ces contributions, d'une subjectivité, chaque fois singulière et ardente, mais qui n'est pas, en tant que telle, prise en charge ni même visée par le dispositif de savoir imaginé par Pierre Nora. Pour le dire en d'autres termes, il me semble que, alors que chacun des auteurs est convié à s'examiner comme sujet, il est une dimension essentielle de cette « position subjective » qui échappe absolument à ce qui est dit, mais qui pourtant est intensément présente dans chacune de ces contributions. Je veux parler de cette extraordinaire qualité de narration et d'évocation qui est ici déployée, dans ces contributions d'ego-histoire, mais aussi bien, d'ailleurs dans les ouvrages plus traditionnels de chacun de ces auteurs.

Qu'il suffise, par exemple, de relire cette page de Michelle Perrot, évoquant les retours d'école qui, enfant, la faisaient déambuler dans le quartier des Halles :

« Le soir, avec Roberte, Ernestine ou Maria, nos bonnes, le retour était plus lent. Nous nous arrêtions devant l'automate de l'opticien et les affiches des cinés ; nous faisons le badaud aux éventaires des camelots qui jalonnaient le boulevard. Station obligée au carrefour Réaumur, devant chez Potin, où on encerclait les chanteurs ambulants qui réservaient à ce quartier des romances sentimentales. Nous entrons à Lanoma ; surtout nous allions flâner passage Brady, paradis du Strass et du satin ; j'y ai violemment convoité une poupée de divan espagnole, corsage noir, jupe rouge en corolle, la demandant au Père Noël qui, à la place, m'apporta un Bébé Raynal [...] Les prostituées, dont j'ignorais la condition, me semblaient des stars et les hôtels, minables, où elles s'engouffraient, des palaces [...] » (p.252-253).

C'est évidemment du grand art ; une forme de narration parfaitement maîtrisée dont on retrouve l'aptitude, chaque fois différente, en chacune des contributions figurant dans le volume de Pierre Nora.

L'histoire, donc, comme « art du récit » : il n'est pas de grand historien qui ne soit un maître en ce domaine.

L'histoire, comme discipline des sciences humaines, est à n'en pas douter celle qui a su le mieux, sans vraiment l'avouer, conjuguer aspirations scientifiques à l'objectivité et inscription subjective de la narration – conjuguer somme toute les deux sens du mot « histoire » que la langue anglaise rend avec les mots distincts de « story » et « history ». Curieusement, au moment même où Pierre Nora publiait son volume d'ego-histoire, un autre intellectuel français, Jacques Rancière, animait au Collège international de philosophie un séminaire sur ces questions et qui devait déboucher, en 1992, sur la publication d'un ouvrage remarquable qui traitait de front ce problème des relations complexes qui existent entre l'histoire et la narration. Ce livre, *Les mots de l'histoire. Essai de poétique du savoir*, constitue pour moi une source majeure d'inspiration en matière d'épistémologie historique.

Je ne veux pas ici commenter ce livre. Mais simplement indiquer qu'il nous permet de comprendre comment l'ambivalence native de l'histoire universitaire ou institutionnelle, cette ambivalence nécessairement inavouée entre « history » et « story » ou entre « science » et « littérature », est simplement reconduite, sans du tout être questionnée, dans le dispositif de l'ego-histoire, selon cette manière somme toute très spécifiquement historienne de « récuser dans la pratique de la langue, l'opposition [proclamée] de la science et de la littérature » (Rancière, p.19).

Ce qu'il m'importe de noter ici, c'est que cette pratique historienne des mots, cet engagement si fortement « subjectif » des historiens dans le récit et dans le langage, cette présence si forte, donc, du « sujet » dans l'histoire, semble ne pas être prise en charge, en tant que telle, dans le projet de l'ego-histoire. C'est donc que, bien entendu, l'ego-histoire, qui se donne comme un genre particulier de la connaissance historique, ne peut en effet que reproduire la même « ambivalence implicite ou inavouée » qui préside, en général, à la construction du récit historique.

Et c'est pourquoi, sans doute, ce qui constitue en grande partie l'historien comme sujet – et dont témoigne, notamment, son aptitude à la narration -, ne peut en fait pas vraiment être dit ni exploré dans ce projet d'ego-histoire, qui consiste pourtant à examiner la part subjective du travail de l'historien.

Dès lors, ce qui m'apparaissait tantôt comme un oxymore – « objectiver la subjectivité » -, est en fait l'expression, au cœur du projet de Pierre Nora, d'une ligne de tension qui travaille et structure tout le savoir historique. Et c'est bien là ce qui me trouble un peu dans le projet de Pierre Nora et qui me le fait percevoir, au fond, comme assez conventionnel. Ce qui est là « objectivé », ce n'est pas, en fait, la « subjectivité » de l'historien, mais plutôt les « déterminations subjectives » - biographiques, voire émotionnelles -, qui ont conditionné ses choix.

Pour le dire en d'autres termes, ce qui est ici en jeu, c'est la subjectivité comme « espace de déterminations », mais d'aucune manière la subjectivité comme « puissance de cognition ».

C'est pourtant là, je crois, le vrai sens de l'expression de Paul Valéry lorsqu'il dit que « l'histoire est inséparable de l'historien », c'est là ce qui n'est pas pris en charge, et, d'une certaine manière, ce qui ne peut pas être pris en charge par le dispositif de Pierre Nora et ce qui constitue dès lors comme une tache aveugle dans l'ensemble des contributions aux *Essais d'ego-histoire*.

La subjectivité donc, non seulement comme espace des déterminations, mais comme puissance de cognition et comme irréductible système de médiation avec la réalité. C'est de là, pour ma part, que je partirais pour mener une réflexion d'ordre général concernant la subjectivité en histoire. Et, ce faisant, je m'armerais encore d'une autre réflexion de Paul Valéry qui, d'une certaine manière, complète et explicite la première : « Ma main se sent touchée aussi bien qu'elle touche. Réel veut dire cela et rien de plus » !

*

A ce point, à peu près conclusif, de mon exposé, sans doute êtes-vous convaincus que je me suis, finalement, dérobé à l'exercice qui m'était proposé et qui consistait à évoquer mon propre parcours d'historien. Vous avez, bien entendu, en partie raison. Pourtant, il me semble que cette réflexion un peu rapide à propos du livre de Pierre Nora, me permet de porter sur mon modeste itinéraire d'historien un regard quelque peu renouvelé. Car en effet, je suis moi aussi, depuis que j'exerce le métier d'historien, déterminé par le même modèle de savoir subtilement inscrit entre la volonté proclamée d'objectivité et l'irréductible engagement subjectif qui nous permet d'entretenir avec le monde, avec le passé, une relation qui soit porteuse de sens.

Affaire de mots et de mise en récit du passé qui, comme l'explique Rancière , « récusé dans la pratique l'opposition proclamée entre la science et la littérature » ; mais aussi, plus généralement, affaire d'adhésion, intime et dynamique, affaire d'adhésion créatrice aux objets que nous nous donnons à étudier. Nous ne savons vraiment que cela par quoi nous acceptons d'être habité, ému, bouleversé ; nous ne touchons vraiment que ce qui nous touche, pour paraphraser encore la deuxième formule de Valéry... C'est là, je

crois, les conditions d'exercice, irréductiblement subjectives, d'un autre grand principe de critique historique, que l'on appelle **l'empathie**.

Toujours s'est posée pour moi – et se pose aujourd'hui avec une radicalité accrue -, cette question des frontières entre l'objectivité comme idéal de savoir et la subjectivité comme « puissance de cognition ». Je sais qu'il n'est aucune des recherches que j'ai menées qui n'ait été habitée par la volonté, toujours plus consciente, toujours plus affermie, d'interroger et puis de troubler cette frontière. Si cette question ne se pose pas, la recherche m'ennuie et s'épuise d'elle-même... J'en ai fait souvent l'épreuve!

L'expérience de l'histoire a toujours été pour moi indissociable d'une expérience d'écriture. Et je sais que les quelques moments où j'ai pu, peut-être, atteindre quelque vérité dans la description que j'ai tenté de donner du passé, sont inscrits au cœur même de mots qui, surgis du fond même de notre subjectivité, viennent au jour presque malgré soi. Ce sont ces moments d'écriture où l'on sent que s'établit une rencontre possible et vraie, comme inter-subjective, entre soi-même et les traces que l'on conserve du passé.

La question du sujet, telle que j'en fait l'épreuve à la fois heureuse et contradictoire dans mon travail d'historien, ne se ramène donc pas à l'ensemble externe des déterminations évoquées par Pierre Nora. Elle ouvre au contraire à l'espace internes des indéterminations qui, en toute rigueur, travaille au cœur-même des savoirs historiens. Si je devais tirer une seule leçon de mon passé d'historien, je crois que ce serait celle-là. Et si je devais me projeter dans le futur, si je devais envisager les recherches à venir, je crois que ce serait toujours mais, je l'espère, plus sûrement qu'auparavant, guidé par le même principe.